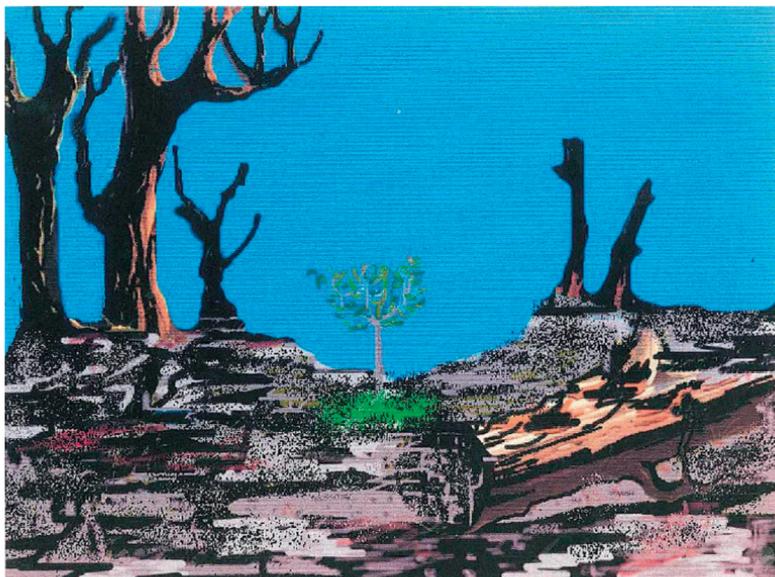


Viviane Palumbo

L'annonce faite à Morgane



Roman



Avant-propos emprunté à Boris-Vernon, mais je l'aime tant, qu'il me pardonne déjà, où qu'il soit.

« Les quelques pages de démonstration qui suivent tirent toute leur force du fait que l'histoire est entièrement vraie, puisque je l'ai imaginée d'un bout à l'autre. »

Extrait de l'avant-propos
De *L'Écume des jours*
Boris VIAN

Chapitre I

Ecrire sur le sable....

Homme cinquante six ans, veuf, malheureux, rencontrerait femme même situation, réconfort moral, amitié et plus si affinités pour rompre solitude. Ecrire sous références... au journal qui transmettra.

J'ai répondu à deux annonces sur cette page. Je cherche un homme grand, un mètre quatre vingt minimum, cinquante ans maximum, non-fumeur, sans problème, optimiste, mélomane, cultivé. Pourquoi donc cette annonce aux antipodes m'interpelle, me cligne de l'œil, pourquoi, allez savoir. J'ai toujours suivi les signes. J'écris.

Bonjour,

Votre annonce m'a émue. Je ne suis pas dans la même situation que vous. Divorcée depuis bientôt deux ans, je cherche à continuer ma vie dans l'harmonie et la complicité avec un homme optimiste et chaleureux, de préférence grand. Mais si je peux faire quelque chose, je vous offre mon aide et mon amitié sincères.

Répondez-moi. Nous verrons bien.

Bien à vous,

Morgane.

Je ne vais pas faire dans le compliqué et la longueur. Suit mon numéro de téléphone portable. Il ne me répondra pas ou plutôt si, un court message-texte que l'on désigne aujourd'hui sous le sigle SMS, sur mon petit écran lumineux vert clair :

« – Merci pour votre réponse, votre message m'a fait du bien. »

Daniel.

Nous sommes début janvier. Il ne me laisse pas de porte, même entr'ouverte ; pas de numéro de téléphone d'où provient le texte. Je laisse tomber.

Les réponses à mes deux courriers sont arrivées.

J'ai répondu.

Le premier de ces messieurs est espagnol d'origine. Un fort accent au téléphone. Il m'avoue « n'être pas très grand ». Il est dans le « bouchon de liège naturel » précise-t-il. Il a décidé de s'installer dans le Var pour écouler sa marchandise dans les caves et autres propriétés viticoles. Il cherche une nouvelle compagnie et surtout un local où il pourrait bien entreposer ses cartons entre deux livraisons !

Il n'apprécie pas vraiment la littérature et n'a que peu d'intérêt pour la musique, surtout classique. Après une demi-heure d'entrevue, je comprends qu'il a besoin de ce local qu'il cherche désespérément depuis un an car il voudrait bien ne pas payer « très cher » une location.

– Alors, si vous avez un endroit, pas très grand, chez vous, pour mes bouchons...

Très gentil le Monsieur, très en décalage aussi avec son annonce de la rubrique « rencontres ». Je coupe court, lui-même étant « très court » sur pattes.

Le second me téléphonera quelques jours après.

Au bout du fil la voix grave m'avait beaucoup plu. Il réside toujours aux Arcs-en-Provence. Il fait des traductions de textes scientifiques via Internet pour de grands laboratoires français, espagnols et anglais. Des brevets de médicaments plus particulièrement. Il est passionné par les langues, férut d'Espéranto, il l'enseigne dans diverses associations. Il est grand et fort. Le premier portrait avait donc tout pour me plaire. Le premier rendez-vous, dans un café de Draguignan, fût tout aussi chaleureux et sympathique. Je décidais d'aller plus loin, et il me fit rapidement comprendre que lui aussi le désirait.

Je l'ai rencontré plusieurs fois ; nous sommes allés au théâtre, au cinéma, une sortie nature avec un club de marcheurs de Trans-en-Provence. Sa culture est plus qu'étendue ; il a résidé quinze ans aux Etats Unis, il est bien non-fumeur, il semblait être optimiste et insouciant, libre dans sa tête, sans attaches, mais... Personne n'est parfait et la surprise vint me cueillir au fond de son lit, au matin de notre première nuit, par ailleurs assez réussie, bien que se dessina rapidement un léger égoïsme après une seconde fellation, car il refusa de me rendre la pareille.

Ce fils unique réside à quelques dizaines de mètres de ses parents, parents qui n'ont pas le droit de venir le voir, parents qui vivent ensemble, chacun de leur côté dans un appartement coupé en deux par un grand paravent, m'apprends qu'il s'est fait stérilisé à l'âge de dix huit ans pour être sûr de ne jamais être père ! La barbarie dans les relations humaines s'étale alors dans toute sa puanteur à l'énoncé de cette phrase prononcée comme une évidence :

- Tu comprends, dans l'avenir, il sera inutile de mettre des préservatifs, mon test du SIDA est négatif et puis, il est inutile de prendre la pilule. Avec moi, tu es tranquille...

Cette sorte de tranquillité n'est pas ma tasse de thé, et je sors du lit en renversant au passage le bol de café réchauffé de la veille qu'il m'apporte sans avoir demandé une seule fois ce que je prends le matin.

Je n'ai jamais quitté un homme aussi vite, dans tous les sens du terme ! Je pense qu'il n'a pas dû vraiment comprendre ma fuite éperdue dans l'escalier, sans me retourner et sans lui laisser le moindre « adieu ». Il ne possédait pas de portable et les trois appels qu'il fit de son domicile pour sans doute me rendre mon slip de dentelle noir, restèrent sans réponse.

Les jours ont passé. Un soir de début février, tard, un appel.

Je suis bien calée dans mes oreillers de plumes. Ce soir, la seule chaîne de télé regardable, diffuse le film culte de Roberto Begnigni, « **la vie est belle** » : j'ai

bien dû le voir six ou sept fois, et c'est le même scénario : je mouille au moins deux paquets de mouchoirs. Il est vrai que je suis bon public, et malgré l'insoutenable horreur du sujet, la poésie crève l'écran, s'impose et l'emporte : salut l'artiste !

Ce coup de fil est bienvenu : le film est terminé. Comme d'habitude, je lis pour attendre que Morphée passe mon seuil !

Je pose mon livre de chevet du moment sur mes genoux (« Impromptus » d'André Comte-Sponville) et je baisse le son du Concerto pour clarinette et orchestre en la majeur de Wolfgang Amadeus.

Il parle très près du micro, trop fort, la langue lourde, bredouille, bafouille, inaudible ou reste silencieux. D'abord, je ne comprends pas, je crois à une erreur de numéro, avec la multiplication des portables, c'est déjà arrivé. Cela fait plus d'un mois que son message laconique m'est parvenu.

Je saurais plus tard que l'alcool engourdit sa voix et sa volonté. Il est au bord du gouffre, il plie sous la douleur et mon lecteur de compact-disc déroule l'adagio comme autant de vagues de bonheur qui submergent tout.

Sa femme est morte au mois d'août dernier : sept mois qu'il pleure, qu'il cherche à la rejoindre, à la retrouver, sa voix, son visage, son corps. Que faut-il faire, lui dire, lui écrire peut-être ? Je ne sais pas.

Il hurle dans le combiné. Il est fragile, ne veut plus y croire. Je dois déchiffrer ses silences. Je ne sais pas

quoi raconter, prise de court dans mon rôle de bouée impromptue. Alors, je parle.

C'est tout ce qu'il est possible de faire à cet instant : je lui dis au hasard le soleil rouge du matin, la caresse du vent, la lumière fossile des étoiles, les nuits d'hiver si claires, les tempêtes d'amour qui lui restent à vivre ; cette envie de vivre qui a fait qu'il a passé cette annonce. Lui me crie l'absence, la douleur, l'horreur de « sa » mort, l'agonie, une semaine, entre les murs blanc d'un hôpital inconnu sans plus de détails, et l'envie de se foutre en l'air revient comme un leitmotiv en forme de signal de détresse. Je pense soudain à Wagner.

Désespérée, démunie devant cet être de chair et de sang, ce frère, je voudrais faire l'impossible : qu'il n'ait plus mal.

Pour lui, cet inconnu sans visage dont je ne sais rien, je voudrais pouvoir rêver la forme des mots qui feront la fin du cauchemar. Je voudrais aller au bord de l'invisible, voler l'inaccessible solution, mais il a oublié les couleurs de la vie.

La mort est un trou noir troublant : elle engloutit tout. Je voudrais savoir peindre, dessiner, écrire mieux, plus simplement pour qu'il comprenne, qu'il revienne vers la lumière. Je sais à cet instant que je l'aime déjà, non pas comme une amante, non, une sœur, une amie ou plus simplement un être qui connaît l'insoutenable douleur de la séparation soudaine, du départ d'êtres aimés.

Je voudrais changer la vérité, mettre du beau où

tout est sale, reconstruire tout sur du papier et gommer ce qui lui fait mal. Lui réapprendre la chaleur des mains de l'autre, lui dire « qu'elle » est là, tout près de lui, dans le cœur de cette fleur, le vol de cette abeille, ce coucher de soleil qu'il ne regarde plus car « le feu a pris son cœur. » Je ne comprends pas. Il dit l'amour, son amour perdu. Leurs souffrances avaient des ressemblances, leurs différences allaient bien ensembles. Ils étaient heureux, simplement heureux...

Elle est partie trop vite, lorsque tout va bien on part toujours trop vite, mais est-elle partie sans laisser de messages, de traces, seulement quelques poignées de cendres qui reposent à présent dans le tombeau de ses parents ? Il parle, parle :

– Je vais vous écrire. J'ai osé quelques lignes.

Avant qu'il ne raccroche je lui demande son nom et son adresse. Je choisis de lui envoyer les quelques lignes écrites :

Pour un ami

Tu n'es ni seul ni triste

Mais la souffrance

De ce chacun

Innombrable

Que tu crois être

Toi

Donne

Pour ne pas recevoir

Aime
Pour n'être pas aimé
Et le soleil te rendra
Ce que tu crois avoir
Perdu

Nous sommes la lumière
Eparpillée
En étincelles
Dans le magma universel
Noir
Aveuglés
De garder cette étincelle
Pour nous
Egoïstes
Vulnérables au moindre souffle
Enflés d'orgueil
Présomptueux
Lève la main vers les étoiles
Et cueille-y la force
Du dieu
Qui te ressemble

Je signe Morgane, la fée sorcière compagne de Merlin, celle qui partage les grimoires, les recettes de filtres, les incantations, la magie qui peut nous faire croire tout puissant face au destin, prédire l'avenir et dans le grand silence oublier ses larmes et devenir prophète de sa vie à défaut d'être celui de la vie des autres, sans prétention !

Chapitre II

Les deux faces d'une médaille

Mon prénom de baptême est Viviane, La Dame du Lac amoureuse de Lancelot, gardienne d'Excalibur, l'épée de justice. Les deux côtés de mon être dans ces deux prénoms. Pourquoi choisir l'un plutôt que l'autre pour écrire ou parler : Morgane écrit ce que Viviane n'ose pas vivre, ne peut pas dire sans pleurer. Je suis semblable aux deux faces d'une médaille, condamnées à vivre ensemble, ne se regardant jamais.

Les noms sont écrits sur le sable. La vie terrestre, un court instant, un espace entre deux dates gravées sur le marbre ou dans la mémoire de ceux qui... J'allais dire : se souviennent mais... Entrée-sortie, deux portes en courant d'air, naissance et mort, la vie terrestre... Du vent !

On est tous trop différents et de toute façon seuls, perdus dans cet univers si grand que je sais à présent

que cette découverte des astrophysiciens ajoute au « mal aise » ambiant.

Comment croire que ce Dieu qui plane là haut au-dessus de nous, comment croire qu'il ait fait le monde si grand pour nous ? Je sais disparaître après le passage du miroir, m'éparpiller en milliards de particules. Je dis ne pas avoir peur, être le blanc, être le noir, venir du feu et y retourner, mais je mens comme toujours pour tout et tous et surtout à ce moi que je ne connais pas où si peu.

Souvent je voudrais refaire le chemin, retourner sur mes pas, mais j'ai oublié de semer les cailloux blancs. On n'est personne et on se croit quelqu'un, on veut tout, on ne donne rien ou alors si mal. On fait tout, on fait n'importe quoi, n'importe comment, mais où est le mode d'emploi ? Changer, je sais que l'on ne change pas au fond : peut-être une légère adaptation pour les opportunistes et encore !

Tout est illusion : chacun pour soi Daniel. Les règles du jeu sont fixées d'avance et les dés sont pipés. Pour tromper sa peur, on met son cœur derrière un masque.

Tu souffres mon ami, tu as mal, tu as perdu l'amour, tu t'apitoies sur ton sort. Que vais-je devenir, que vais-je faire sans elle ? Je suis seul à présent, seul... L'étincelle qui te donnait le souffle de vie s'est évanouie dans l'espace-temps, tu ne l'as pas suivi... Que cherches-tu, une consolation, une épaule plus forte que la tienne pour te reposer ? Courageux, mais

pas téméraire, hein ! Nous en sommes tous là. Pas de « comme back », aucun « remake », faut faire avec.

L'amour, ce cinquième élément de Besson, nous voulons le connaître, cet amour partagé à égalité, l'idéal, le paradis sur terre. Foutaise ! Nous avons des désirs affligeants. Nous avons oublié, nous ignorons que « l'essentiel est invisible pour les yeux ». Saint-Ex avait-il trouvé le mode d'emploi que je cherche toujours ? (Qui a donc pu pensé qu'il s'est suicidé ?) A présent il doit savoir, évaporé, disparu dans les nuées bleues et blanches de la planète à la rose, aux commandes de cet avion qu'on ne voulait plus qu'il pilote, alors que le ciel était son élément vital. L'écriture lui a donné l'éternité de « la terre des hommes » qu'il aimait tant, elle lui a ouvert les portes de « la citadelle » du cœur de toutes celles et ceux qui l'aiment et l'aimeront toujours, et seule cette vérité écrite compte vraiment.

Il boit, du vin sûrement ; c'est un alcool simple comme lui. Comme il me le dira plus tard :

– Jamais saoul à ne plus pouvoir conduire sans risque, à déclancher des esclandres, à se battre ou importuner quiconque. L'alcool est solitaire, un médicament pour les soirs de « spleen », l'idéal des antidépresseurs, l'empereur des anxiolytiques, le souverain des somnifères, pas trop cher, sans ordonnance !

Il m'écrit :

Sans date

Chère Viviane,